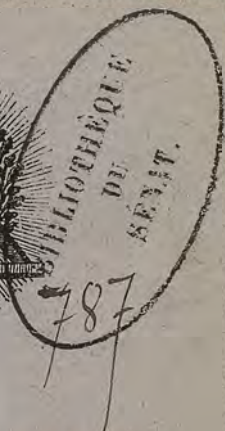


# THEATRE

## REVOLUTIONNAIRE.



LIBERTÉ, ÉGALITÉ,  
FRATERNITÉ

ou

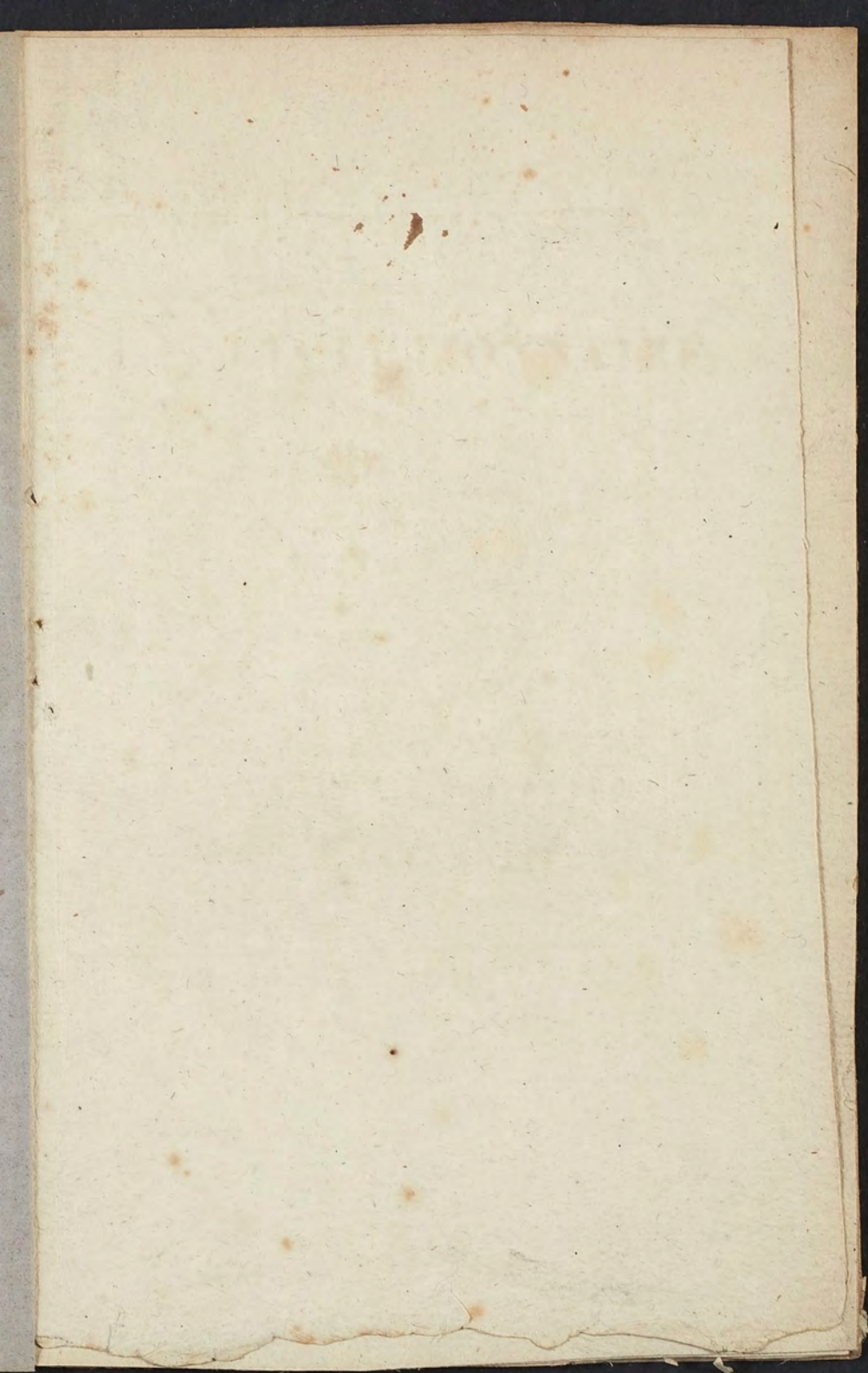


LIBRARY OF THE

LIBRARY OF THE

LIBRARY OF THE









ELISABETH  
DE FRANCE,  
SŒUR DE LOUIS XVI,  
TRAGÉDIE  
EN TROIS ACTES ET EN VERS.

---

Le crime fait la honte et non pas l'échafaud.  
*TH. CORN. Trag. du Comte d'Essex.*

---



A PARIS,

Chez ROBERT, imprimeur, rue  
St-Antoine, n° 1393.

---

1797.

ELIZABETH

DE FRANCE

SEPT. 17. 1791

PARIS

BY APPOINTMENT TO HER MAJESTY

Printed by J. G. Leclercq, at the Press of the National Assembly, in the City of Paris, in the Rue de la Harpe, at the Sign of the Three Nails.



A. P. R. 1791

Printed by J. G. Leclercq, at the Press of the National Assembly, in the City of Paris, in the Rue de la Harpe, at the Sign of the Three Nails.

1791



## AVERTISSEMENT.

L'AUTEUR de cette Tragédie est très-jeune ; ceux qui voudront prendre la peine d'y jeter les yeux et d'en parcourir quelques pages, ne tarderont pas à s'en convaincre. Des succès obtenus au théâtre avant qu'il eut cessé d'être l'école des mœurs et de la vertu, (1) l'ont enhardi à faire l'essai de ses forces dans un genre plus élevé.

Le sujet de la pièce qu'il soumet au jugement du public, s'est offert naturellement à son imagination : ce sujet, un des plus intéressans et en même temps un des plus difficiles à mettre au théâtre, n'a point encore été traité, sans doute à cause des difficultés presque insurmontables qu'il présente. Le grand intérêt qu'il comporte a tellement séduit l'auteur, qu'il ne s'est aperçu qu'à l'exécution, des obstacles multipliés qu'il avoit à combattre. Il ne se flatte point de les avoir surmontés ; l'amour propre ne l'aaveugle

(1) Le théâtre, grâce à la licence effrénée qui regne aujourd'hui, licence que les lois n'ont point encore pu réprimer, est devenu l'école du scandale, du libertinage et de l'irréligion : il n'est question pour prouver ce fait, que de citer entr'autres, un petit nombre d'ouvrages dramatiques, qui ont déshonoré les auteurs qui n'ont pas rougi de les mettre au jour ; les acteurs qui se sont prêtés à les représenter, et les spectateurs assez peu délicats pour les applaudir. Ces ouvrages sont : *la Mère coupable*, *les Visitandines*, *le Congrès des rois*, *le Jugement dernier des rois*, *les Dragons et les Bénédictines avec sa suite*, *les Espagnols dans la Floride*, *les Sœurs du pot*, *les Bons apôtres*, etc. On pourroit prolonger cette liste à l'infini, puisqu'il est peu de pièces nouvelles qui aient échappé à la contagion générale. Quoi qu'il en soit, ces productions insignifiantes seront éternellement l'opprobre du théâtre ; et si quelques feuillets en passent à la postérité, ils attesteront le degré de corruption et l'état des mœurs à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle.

pas assez pour cela. Il sait mieux que personne combien il est au-dessous d'un pareil effort, et il abandonne son ouvrage à la critique, sans chercher à justifier ses torts. Il est docile, et profitera des remarques qu'on voudra bien lui faire, si toutefois on juge que son ouvrage en mérite la peine.

Quoique le sujet fût récent, ce qui ajoutoit encore à la difficulté de le traiter, il ne lui a pas été possible de s'astreindre à suivre la vérité historique; mais il s'en est écarté le moins qu'il a été possible, et il s'est appliqué sur-tout à ne point la blesser d'une manière trop prononcée.

Après être convenu franchement de ses défauts, l'auteur croit pouvoir parler sur le même ton de l'espece de mérite que peut avoir sa tragédie. Il s'est attaché principalement à ne point altérer les caractères des personnages qu'il a mis en scène, et il ose se flatter qu'on les trouvera fidèlement tracés. C'est un avantage assez peu commun aujourd'hui pour qu'il n'en tire pas quelque vanité.

Malgré l'attention qu'il a eue de soigner son style, il n'est point encore parvenu au point de perfection dont l'ouvrage est susceptible; mais il demande de l'indulgence pour cet essai, et il ose promettre que ses efforts prouveront par la suite qu'il y avoit quelque droit.

Il a cru devoir joindre à sa pièce un précis sur l'infortunée princesse, qui lui en a fourni le sujet. Ce n'est qu'un exposé simple et rapide des vertus qui lui mériteront l'estime et la vénération des races futures, comme elles ont fait le charme et les délices de tous ceux qui ont eu le bonheur de l'approcher.



---

# PRÉCIS HISTORIQUE

## SUR

### ELISABETH DE FRANCE.

---

**E**LISABELH-PHILIPPINE-MARIE-HELENE DE FRANCE, connue sous le nom de Madame Elisabeth, naquit à Versailles le 3 mai 1764, et fut le huitième et dernier enfant de Louis, Dauphin de France, fils de Louis XV, et de Marie-Josèphe de Saxe, sa seconde femme : elle n'eut pas le bonheur de connoître les auteurs de ses jours, qu'elle perdit peu de temps (1) après sa naissance.

Elle annonça dès son jeune âge le germe des vertus, qu'elle développa dans la suite, et qui lui attirèrent l'hommage et le respect de ceux mêmes qui étoient accoutumés à en faire l'éternel sujet de leurs immortelles plaisanteries : je veux parler d'une certaine classe de courtisans, qui ne la désignaient entr'eux que sous le nom de la vertueuse princesse.

Bonne, indulgente, affable, jamais elle n'ouvrit la bouche que pour dire des choses flatteuses aux personnes qui l'entouroient : s'il lui arrivoit de faire quelque découverte qui fut dans le cas de lui déplaire, elle se contentoit de mépriser intérieurement ceux qui avoient eu le malheur de mériter ce châtiment sévère. La faute étant moins grave, elle la reprochoit de manière que sans humilier, elle excitoit dans les personnes dont elle avoit à se plaindre, le sentiment de la reconnaissance. Elle donna des preuves de sa modération et de la sagesse qui la dirigeoit dans toutes les actions de sa vie ; à l'égard de la Comtesse Diane de Polignac, femme sans mœurs et perdue de débauche, que l'intrigue avoit placée

---

(1) Son pere mourut le 30 décembre 1765, et sa mere au mois de mars 1767.

auprès d'elle, en qualité de dame d'honneur, et qu'elle surprit plus d'une fois dans des rendez-vous et dans des circonstances qui ne témoignent pas en faveur de la vertu, elle se contenta de la traiter avec une indifférence marquée, et de déposer ses regrets dans le sein de la vertueuse marquise de Sérent, sa dame d'atours, qui avoit toute sa confiance.

Son goût pour la retraite se manifesta de bonne heure, et probablement elle eût, à l'exemple de M.<sup>me</sup> Louise, sa tante, quitté la cour pour se retirer dans un couvent, sans la promesse qu'elle avoit fait à son frere de ne se jamais séparer de lui, promesse qui lui coûta la vie. Ce fut vainement que mesdames Adélaïde et Victoire, ses tantes, lors de leur départ pour l'Italie, la presserent de les y accompagner; elle se refusa toujours à leurs sollicitations, et la mort seule a pu briser le lien qui l'unissoit à ce frere, qu'elle aimoit tendrement, et auquel elle avoit fait le sacrifice de son existence.

Elle avoit calculé, dès le commencement de la révolution, les suites funestes qu'elle pouvoit avoir, et ne s'étoit point dissimulée les dangers qui la menaçoient, ainsi que sa famille. Peut-être Louis XVI eût-il échappé au sort dont il fut la victime, en abandonnant un sceptre qui échappoit de ses mains; et l'on assure qu'elle lui en donna plusieurs fois le conseil; mais, pour son malheur, elle n'en fut pas écoutée, et dès-lors elle se résigna, sans se plaindre, à sa destinée. Elle avoit une ame d'une trempe forte, et un courage au-dessus de son sexe: elle ne fut que trop à portée d'en faire l'épreuve.

Conduite après le 10 août 1792 avec le Roi et sa famille dans la tour du Temple, elle y adoucit par ses soins et sa constante amitié, le poids de ses chaînes, qu'elle partageoit elle-même. Depuis la catastrophe sanglante qui les sépara pour toujours, elle s'attendoit sans cesse au coup qui devoit la frapper, et ne lui survécut en effet que d'un an et quelques mois.

Transférée à la conciergerie au mois de mai 1794, elle y fut enveloppée dans une prétendue conspiration, et condamnée avec vingt-quatre autres prisonniers aussi coupables qu'elle, c'est-à-dire, non moins innocens, à perdre la tête sur un échafaud. Sa constance ne l'aban-



donna pas à l'aspect même du supplice; elle vit la mort sans s'effrayer, et employa ses derniers momens à consoler ses compagnons d'infortune. On eut la barbarie de prolonger son supplice, en la faisant exécuter la dernière. Après sa mort, le bourreau montra sa tête au peuple, qui, séduit par le prestige qui l'entrenoît alors, applaudit à cette affreuse boucherie.

Hâtons-nous de jeter un voile sur ce tableau déchirant; elle cessa de vivre le 10 mai 1794, âgée seulement de trente ans et 7 jours. Son corps fut déposé dans le cimetière de Mousseau, auprès de ceux des nombreuses victimes de la tyrannie décemvirale, et peu de temps après, les bourreaux y furent entassés à leur tour, non loin des victimes qui les y avoient précédés.

Ces jours d'horreurs sont passés; et grâce à la sagesse du gouvernement, ils ne se renouvelleroient plus. On a reconnu trop tard, hélas! l'innocence de ceux qui avoient été sacrifiés aux vues ambitieuses d'un parti sanguinaire: presque tous les assassins ont expié par une mort, sans doute trop douce, le sang qu'ils avoient fait répandre; et si quelques-uns ont échappé au fer de la justice, on peut leur appliquer ce vers sublime de Phèdre:

*Antecedentem scelestum non deseret pede pona claudo.*

Un jour peut-être, car les révolutions sans cesse renaissantes qui pesent sur le monde, peuvent ouvrir une vaste carrière aux conjectures, un jour peut-être nos descendans iront dans un temple élevé sur le lieu même de sa sépulture, et dédié à ses mânes, invoquer celle que leurs aïeux avoient fait périr par une mort ignominieuse: mais ce que l'on peut assurer, c'est que sa mémoire sera toujours chère aux gens de bien de tous les partis, parce que tel est l'empire de la vertu, que l'éclat pur dont elle brille est au-dessus des temps et des révolutions.

Virtus repulsæ nescia sordidæ  
Intaminatis fulget honoribus,  
Nec sumit an ponit secures  
Arbitrio popularis auræ.

H O R.

## PERSONNAGES.

ELISABETH, *Sœur de Louis XVI.*

MARIE-THERESE, *Fille de Louis XVI.*

ISIDORE, *Femme attachée au service d'Elisabeth  
et de Marie-Thérèse.*

DUMAS, *Président du Tribunal - révolutionnaire.*

COFFINHAL, *Vice-Président.*

FOUQUIER-TINVILLE, *Accusateur-public.*

Membres du Tribunal.

Un Défenseur-officieux.

Un Homme de loi.

Un Membre du Jury.

Trois témoins, dont une femme.

Un Geolier.

Huissiers du Tribunal.

Gardes.

Peuple.

*La scene est à Paris.*

ELISABETH



  
**ÉLISABETH**  
**DE FRANCE,**  
**SŒUR DE LOUIS XVI,**  
**TRAGÉDIE.**

---

**ACTE PREMIER.**

*La scene se passe dans la tour du Temple.*

---

**SCENE PREMIERE.**

*Le théâtre représente l'intérieur d'une chambre de la tour du Temple, dans laquelle sont détenues Elisabeth et Marie-Thérèse de France.*

---

**ELISABETH** (seule.)

**E**ST-CE une illusion ? -- Je l'ai vu. -- C'est lui-même !...  
Je crois le voir encore , et dans mon trouble extrême....  
Ce sont ses traits , sa voix. -- Jusqu'au fond de mon cœur,  
Ses discours ont porté le calme et la douceur.  
Dois-je espérer , du sort victime infortunée ,  
De voir changer enfin ma triste destinée ?  
Après tant de tourmens , d'allarmes et de maux ,  
Me seroit-il permis de goûter le repos ?...  
Le repos ! -- Non , jamais : ma déplorable vie ,  
D'amertumes sans fin ne peut qu'être remplie :  
Une horreur éternelle enveloppe mes jours ,  
L'asile des tombeaux sera mon seul recours ;  
C'est-là que j'obtiendrai cette paix désirée ,  
Qu'à la pompe des cours mon cœur eût préférée ,

B

Qu'on ne trouva jamais au faite des grandeurs ,  
 Et qui de l'indigent adoucît les malheurs. --  
 Renfermée aujourd'hui dans cette tour affreuse ,  
 L'effroi de l'avenir me rend plus malheureuse :  
 Frere , parens , amis , le fer a moisonné  
 Des héros de mon sang l'espoir infortuné ;  
 Le même sort m'attend : ah ! bien loin de le craindre ,  
 Pour ne pas l'envier , je me vois trop à plaindre ;  
 Je l'aurois obtenu déjà si mes bourreaux  
 Ne se faisoient un jeu de prolonger mes maux.  
 Sans la triste orpheline à qui je sers de mere ,  
 La mort auroit déjà terminé ma misere ;  
 Mais un devoir sacré m'ordonne de souffrir ,  
 Et jusqu'au bout je veux et je dois le remplir.  
 Au malheur qui m'opprime avec persévérance  
 Je saurai , sans relâche , opposer ma constance :  
 Je laisserai le sort , et mon œil satisfait  
 A la clarté du jour se fermant sans regret ...  
 Mais on vient.

## SCENE II.

ELISABETH , ISIDORE.

ELISABETH.

AH ! c'est vous , c'est vous , bonne Isidore !  
 Combien votre candeur à mes yeux vous honore !  
 Chère aux infortunés , vous veillez nuit et jour ,  
 Pour adoucir leur peine en cet affreux séjour.

ISIDORE.

Hélas !

ELISABETH.

Vous gémissiez du tourment que j'endure ;  
 Un pareil sentiment annonce une âme pure ;  
 J'ai lu dans votre cœur , non il n'étoit point fait  
 Pour servir les méchans et leur lâche projet.

ISIDORE.

Moi ! je ne les sers point ; je tâche que mon zèle  
 Eloigne les horreurs d'une prison crnelle ;  
 Mais je gémis de voir mes efforts impuissans ,



Contre les noirs complots que trament les méchans ;  
Ah ! s'il m'étois permis ! . . . mais que dis-je ?

E L I S A B E T H.

Des larmes

S'échappent de vos yeux.

I S I D O R E.

Ah ! ciel !

E L I S A B E T H.

Quelles allarmes

Vous troublent à ce point ? Est-il quelques malheurs  
Qui doivent en ce jour faire couler vos pleurs ?

I S I D O R E.

Que me demandez-vous ?

E L I S A B E T H.

A tout je dois m'attendre ,

Parlez ; sans m'effrayer , je saurai vous entendre.

I S I D O R E.

Et mes yeux sont témoins de ces forfaits affreux !

Et je ne puis punir des monstres odieux !

Je ne puis arrêter un projet trop funeste !

E L I S A B E T H.

C'en est assez , je vois le destin qui me reste :

Ils ont soif de mon sang ; ils veulent mon trépas ;

Qu'ils frappent hardiment , je ne m'en plaindrai pas.

Qu'ils se hâtent de prendre en leur lâche furie ,

Les restes malheureux d'une mourante vie !

De mes pressentimens voilà le triste effet !

I S I D O R E.

Ils vont donc consommer leur horrible forfait.

E L I S A B E T H.

De mon songe expliqué , j'entrevois le mystère ;

Ce jour va me rejoindre à mon malheureux frère.

I S I D O R E.

Quel songe ? pardonnez si mon zèle indiscret . . .

E L I S A B E T H.

Je sais combien à moi vous prenez d'intérêt ;

Ecoutez. Cette nuit , inquiète , agitée ,

Par de noires vapeurs en secret tourmentée :

Le repos avoit fui de mes débiles yeux ;

Une profonde horreur sembloit couvrir ces lieux ,

Epuisée à la fin , cédant à la nature ,

Un sommeil fatigant redouble ma torture.  
 Mon frere m'apparut , non tel que je le vis  
 Succombant sous le fer de ses vils ennemis ;  
 Mais dans tout son éclat , brillant d'une lumiere ,  
 Dont l'auguste splendeur éclairoit l'atmosphère ,  
 Et tel qu'on nous dépeint les habitans des cieus :  
 L'éclat qu'il répandoit me fit baisser les yeux.  
 « Rassure-toi , ma sœur , m'a-t-il dit ; à tes peines ,  
 » Le ciel a mis un terme et va briser tes chaînes ;  
 » Touché de ta misere et de tes longs malheurs ,  
 » Je t'annonce en son nom , la fin de tes douleurs. »  
 Il dit , et s'élevant vers la céleste voûte ,  
 D'un faisceau de lumiere il sillonna sa route.  
 En vain pour le serrer je lui tendis les bras ;  
 Je me sentis glacer des horreurs du trépas.  
 Je tombai sur mon lit d'une foiblesse extrême ;  
 Mais le réveil bientôt me rendant à moi-même ,  
 Calma mon cœur tremblant , et vous avez paru  
 Quand de son trouble à peine il étoit revenu.

## I S I D O R E.

Peut-être vos tourmens touchent-ils à leur terme ;  
 Peut-être enfin surpris d'un courage aussi ferme ,  
 Vos ennemis vont-ils terminer vos revers.

## E L I S A B E T H.

Ce n'est qu'à l'échafaud qu'ils briseront mes fers :  
 Du destin qui m'attend je contemple l'abîme ;  
 Il faut à mes bourreaux encore une victime ;  
 Je me résigne à tout , qu'ils terminent mon sort :  
 En la recevant d'eux , je bénirai ma mort.  
 Mais l'être infortuné que me légua sa mere !  
 Ce reste délaissé qui survit à son pere ,  
 Privé de tout appui , que va-t-il devenir ?  
 Contre un tel abandon comment le soutenir ?  
 Seule en ce lieu d'horreur , dans un âge aussi tendre ,  
 D'un sombre désespoir qui saura la défendre ?  
 Je ne crains point la mort ; mais je plains cette enfant  
 Et je gémis sur elle en ce funeste instant.  
 A vos soins généreux mon cœur la recommande ;  
 Qu'elle retrouve en vous un appui qui lui rende  
 Ce qu'elle perd en moi : si je puis y compter ,  
 La mort n'aura plus rien qui doive m'arrêter.



I S I D O R E.

Si je vous le promets ! je fais plus , je le jure ;  
 C'est un devoir pour moi : d'une prison trop dure  
 Je tâcherai , du moins , d'adoucir la rigueur ;  
 Ce sera chaque jour un besoin pour mon cœur :  
 Que ne m'est-il possible , aux dépens de ma vie ,  
 De vous arracher tous à tant de tyrannie ! . . .  
 Mais je l'ai jusqu'ici vainement essayé :  
 Pour suspendre ses coups le crime est trop payé.

E L I S A B E T H.

Je vous reconnois-là , vertueuse Isidore ;  
 C'est la fille d'un roi pour qui je vous implore ,  
 Elle a , n'en doutez pas , droit à votre pitié :  
 Veillez sur ce dépôt à vos soins confié.

I S I D O R E.

J'en connois tout le prix.

E L I S A B E T H.

Que les jours de son frere ;  
 Ne sont-ils dépendans de votre ministère !  
 Sur son sort , en mourant , je serois en repos . . .  
 Trop jeune pour oser le livrer aux bourreaux ,  
 Peut-être . . . Mais chassons cette idée importune ;  
 Et remettons au ciel à régler sa fortune ;  
 A lui seul appartient d'ordonner de son sort.  
 Je n'ai plus qu'un moment pour aller à la mort.  
 Avant peu , près de moi , ma niece va se rendre :  
 Facile à s'alarmer , bonne sensible et tendre ,  
 Ce coup inattendu peut la faire mourir ;  
 Avec ménagement je veux la prévenir.

I S I D O R E.

Je la vois qui paroît , je vous laisse avec elle.

E L I S A B E T H.

J'ai mis tout mon espoir en vous , en votre zèle :  
 Je n'ai qu'un seul regret , c'est de ne pouvoir plus  
 Reconnoître le prix qu'on doit à vos vertus ;  
 Mais c'est dans votre cœur qu'est votre récompense.

I S I D O R E.

Eh ! comptez-vous pour rien votre reconnaissance ?

( Elle sort. )

## SCENE III.

ELISABETH, THERESE.

ELISABETH.

QU'AVEZ-VOUS et qui peut accroître vos douleurs ?  
 Vos yeux, ma chere enfant, se remplissent de pleurs.

THERESE.

Sous le poids accablant d'une morne tristesse,  
 Mon ame incessamment et languit et s'affaïsse ;  
 J'éprouve, je ne sais, quel serrement de cœur :  
 Tout semble retracer cette profonde horreur  
 Que j'éprouvai déjà dans l'affreuse journée,  
 Où, par des assassins, ma mere condamnée,  
 Vit terminer ses jours sous le fer d'un bourreau.  
 Que ne suis-je à l'instant descendue au tombeau !  
 Aux auteurs de mes jours maintenant réunie,  
 Je ne sentirois plus le dégoût de la vie,  
 Ma tante, ah ! si le sort jaloux de mon bonheur,  
 Me séparoit de vous, j'en mourois de douleur.

ELISABETH.

Mon enfant. :.

THERESE.

Vous pleurez ?

ELISABETH.

Soyez plus résignée ;

Soumettez-vous ma fille, à votre destinée :  
 Si vous touchiez enfin à ce moment cruel !  
 Pourriez-vous résister aux volontés du ciel ?

THERESE.

Non ; mais par la douleur ma jeunesse flétrie,  
 Ne supporteroit plus le fardeau de la vie,  
 Et bientôt parvenue aux portes du tombeau,  
 Je verrois de mes jours s'éteindre le flambeau...  
 Mais, ma tante, parlez, à quoi tend ce langage ?

ELISABETH.

Ma chere enfant.

THERESE.

Eh quoi, vous changez de visage ?



E L I S A B E T H.

Ne vous allarmez point.

T H E R E S E.

C'en est fait , je vous perds ;

Le malheur me poursuit jusqu'au milieu des fers.  
 Je n'avois plus que vous de toute ma famille ,  
 Vous remplaciez ma mere et j'étois votre fille :  
 Je me trouvois heureuse , et jusque dans mes bras ,  
 Des barbares viendroient vous livrer au trépas !  
 Plus de repos pour moi : désormais seule au monde ;  
 Il ne me restera que ma douleur profonde . . .  
 Les lâches ! eh pourquoi conservent-ils mes jours ?  
 Que ne s'empressent-ils d'en terminer le cours ? . . .  
 La vie est-elle un bien quand on n'a plus personne ;  
 Avec qui partager les plaisirs qu'elle donne ?  
 Je serais plus heureuse en mourant avec vous.

E L I S A B E T H.

Du destin vous devez attendre tous les coups ;

Et non les provoquer.

T H E R E S E.

Je suis si malheureuse !

E L I S A B E T H.

Dût votre destinée être encor plus affreuse ,  
 Quand le ciel a parlé , vous devez obéir ;  
 Et ce n'est pas à vous à sonder l'avenir . . .  
 Mon enfant , je n'ai plus que peu d'heures à vivre ;  
 Ecoutez mes avis , jurez-moi de les suivre.

T H E R E S E.

Oui , je vous le promets.

E L I S A B E T H.

Ils feront ton bonheur.

T H E R E S E.

Mon bonheur ! en est-il désormais pour mon cœur ?

E L I S A B E T H.

Quelque soit le destin que le sort te réserve ,  
 De jamais te venger que le ciel te préserve !  
 Ce sentiment seroit indigne de ton rang ;  
 Henry (1) sut pardonner et n'en fut que plus grand.

(1) Henry IV , le meilleur des rois et peut-être des hommes.

La vengeance dénote un lâche caractère ;  
 Qui ne sait pardonner n'a qu'une ame vulgaire.  
 Dans son égarement plains le peuple français ,  
 Lui-même rougira bientôt de ses excès :  
 Si jamais le destin t'élève sur le trône :  
 Garde-toi d'abuser des droits de ta couronne.  
 Il n'est aucun mortel au-dessus des revers ;  
 Tu vois qu'après le sceptre on peut porter des fers.  
 Quiconque n'a jamais éprouvé l'infortune ,  
 Plaint difficilement la misere commune ;  
 Qui fut toujours heureux rarement a bon cœur ;  
 On n'est tendre qu'autant qu'on connoît le malheur.  
 Soyez, à vos tyrans, soumise sans bassesse ,  
 Prudente sans hauteur, et fiere sans rudesse.  
 Quelques soient vos revers ou vos prospérités ,  
 Ne démentez jamais le sang dont vous sortez ;  
 C'est celui de cent rois, d'autant de souveraines ,  
 C'est celui de Henry qui coule dans vos veines ;  
 On peut vous enlever le rang et la grandeur ,  
 Mais il vous restera la noblesse du cœur ;  
 Sous la bure avec elle ou sous le diademe ,  
 Vous vous verrez toujours au-dessous de vous-même ;  
 C'est en se respectant qu'on se fait respecter ,  
 Et qui peut se montrer n'a rien à redouter.  
 J'aurois voulu pouvoir prolonger ma carrière ,  
 Pour remplir près de vous les devoirs d'une mere ;  
 Mais en vous la raison a devancé les ans ,  
 Et j'emporte au tombeau des regrets moins cuisans.  
 J'aime à croire pourtant, c'est-là mon espérance ,  
 Qu'on vous rendra les droits dûs à votre naissance :  
 Le crime n'a qu'un temps, il peut bien triompher ,  
 Mais la justice enfin parvient à l'étouffer.  
 L'heure avance, voici le moment du courage :  
 Ma fille, ainsi que moi, que ton œil l'envisage ;  
 Jette-toi dans mes bras, c'est la dernière fois.

T H E R E S E.

Ciel !

E L I S A B E T H.

Pleure, mon enfant, la nature a ses droits.  
 La sensibilité ne fut jamais un crime :  
 Qui ne se fait boureau ne peut qu'être victime . . .

Mais



( 17 )

Mais on vient ... contiens-toi ... fuis plutôt de ces lieux.

T H E R E S E.

Je ne vous quitte pas.

---

SCENE IV.

ELISABETH , THERESE , ISIDORE ,  
un HUISSIER du tribunal - révolutionnaire ,  
deux Gendarmes.

L' H U I S S I E R.

**L**AQUELLE de vous deux  
Se nomme Elisabeth ?

E L I S A B E T H.

C'est moi.

( *Se tournant vers Therese qui lui tend les bras.* )

Ma chere amie.

T H E R E S E.

Je me meurs...

( *Elle tombe évanouie sur un fauteuil.* )

L' H U I S S I E R ( *à Elisabeth.* )

Suivez-moi.

E L I S A B E T H ( *à Isidore.* )

Qu'on la rende à la vie.

( *Elle sort avec l'huissier et les gendarmes.* )

---

SCENE V.

T H E R E S E , I S I D O R E.

I S I D O R E.

**Q**UEL tableau déchirant ! qu'il en coûte à mon cœur ;  
De voir renouveler ces spectacles d'horreur !  
J'ai honte de moi-même ... Eh quoi ! je sers le crime ?

C

Ma main livre aux bourreaux l'innocente victime...  
Mais celles-ci ! ... Tâchons de rappeler ses sens...  
Madame, au nom du ciel...

T H E R E S E ( *égarée.* )

C'est-elle que j'entends...  
Je ne me trompe point !... oui, c'est sa voix , c'est-elle...  
Attends-moi ; je te suis dans la nuit éternelle...  
Pourquoi me retenir ! barbares , laissez-moi.

I S I D O R E.

Madame...

T H E R E S E.

Je saurai parvenir jusqu'à toi.

I S I D O R E.

Rappelez vos esprits.

T H E R E S E.

Quoi ! votre aveugle rage ?...  
Ils cedent à mes vœux ! ... ils m'ouvrent le passage !  
Attends-moi , je te suis...

( *Elle sort.* )

---

## SCENE VI.

I S I D O R E ( *seul.* )

O comble de terreur !  
Essayons par degré de calmer sa douleur.

---

*Fin du premier Acte.*



---

## ACTE II.

*La scène se passe à la conciergerie , dans la chambre connue sous le nom de cachot de Ravallac.*

---

### SCENE PREMIERE.

*Le théâtre représente une chambre d'un aspect sombre et fait pour inspirer la terreur : il n'y a pour tout meuble qu'une table grossière et quelques chaises communes.*

DUMAS, UN GEOLIER.

DUMAS.

Ici.

LE GEOLIER.

Cela suffit.

DUMAS.

Du soin, de la prudence ;

Que l'on ait nuit et jour la même vigilance.

LE GEOLIER.

Je ferai mon devoir.

DUMAS.

Et que qui que ce soit

Ne puisse sans mon ordre entrer dans cet endroit.

LE GEOLIER.

J'y veillerai.

DUMAS.

De toi j'ai sans cesse à me plaindre.

LE GEOLIER.

En quoi ?

DUMAS.

Des prisonniers tu ne te fais pas craindre.

LE GEOLIER.

Pourquoi me craindroient-ils ? suis-je un de leurs bour-  
reaux !

Il ne m'appartient pas d'ajouter à leurs maux ;

Loin de les accabler , j'adoucis leurs miseres ;  
Ne l'avez-vous pas dit ? Tous les hommes sont freres.

D U M A S.

Ce sont des scélérats. . .

L E G E O L I E R.

Qu'ils tombent sous la loi ;  
Moi je dois respecter leur malheur.

D U M A S.

Laisse-moi.

*Le Geolier sort.*

## SCENE II.

D U M A S ( seul. )

AU succès de nos vœux jusqu'ici tout conspire ;  
Du peuple souverain prolongeons le délire ,  
Exaltons sa fureur et l'enchaînons si bien  
Qu'en sa liberté même il rencontre un lien.  
Il faut , en le flattant de son indépendance ,  
Qu'il serve à cimenter notre seule puissance ,  
Diriger avec fruit son mobile courroux ,  
Et faisant tout par lui , ne faire que pour nous.  
Bientôt à nos projets plus d'obstacle invincible ;  
Tout plira sous le joug , tout nous sera possible.  
Ces grands qui parmi nous lâchement sont restés ,  
Croyant y vivre en paix sur la foi des traités ,  
Tombe partout frappés par une main puissante ,  
Et leur chute affermit notre grandeur naissante :  
Leurs trésors en nos mains incessamment remis ,  
Seront de nos travaux un assez digne prix :  
Nous souffrîmes long-temps leur opulence altière ;  
Leurs fronts humiliés rampent dans la poussière :  
Sans étaler la pourpre et l'appareil des rois ,  
Robespierre bientôt en aura tous les droits.  
Nous regnerons sous lui : sa puissance affermie ,  
Nous braverons alors toute ligue ennemie ,  
Et le peuple , entraîné selon notre désir ,  
A nos chaînes viendra de lui-même s'offrir.  
Sur les vastes débris de l'état qui chancelle ,  
Ainsi nous fonderons une force réelle ,



Et sous le nom du peuple , à nos projets vendu ;  
 Notre chef deviendra souverain absolu.  
 Ce plan est vaste et beau ; sa réussite est sûre ;  
 Qu'un parti contre nous et s'agite et murmure ,  
 Il faudra qu'il fléchisse , et le prestige est tel ,  
 Qu'oser nous résister , c'est être criminel :  
 N'est-ce pas là régner ? . . . Non ; tant qu'à Robespierre ;  
 Je n'aurai point ravi la faveur populaire ,  
 Point de repos pour moi : je le renverserai  
 Ce colosse insolent ou bien j'y périrai ;  
 C'est mon vœu le plus cher ! mais Coffinhal s'avance.

## SCENE III.

DUMAS , COFFINHALL.

DUMAS.

EH bien ?

COFFINHALL.

Le peuple en foule assiege l'audience ,  
 Un bon esprit y regne , et tout semble d'accord ,  
 Pour permettre à nos vœux un grand et libre essort :  
 Nous obtiendrons sans doute une victoire aisée ;  
 Personne n'osera parler pour l'accusée.

DUMAS.

Non , certes.

COFFINHALL.

Et dès-lors d'une commune voix  
 Nous verrons hautement ratifier nos loix.  
 Cependant , cher Dumas , je n'en fais pas mystère ;  
 Ce projet me paroît peut-être téméraire ,  
 Et je crains qu'entre nous qu'un parti trop puissant ;  
 Ne vienne à s'élever en faveur de son sang.

DUMAS.

Ce parti , s'il existe , est réduit au silence.

COFFINHALL.

Il ne faut qu'un moment pour lui donner naissance.

DUMAS.

En faveur du tyran s'il n'osa faire un pas ,  
 Crois que de sa stupeur il ne sortira pas.

C O F F I N H A I.

Peut-être, Elisabeth respectée et chérie ;  
 D'aucun crime jamais n'a vu souiller sa vie ;  
 L'infortuné près d'elle eut toujours libre accès ,  
 Elle marqua ses jours par de nouveaux bienfaits.  
 Au milieu de la cour, paisible et retirée,  
 Auprès d'elle, jamais l'intrigue n'eut d'entrée,  
 Sa voix ne s'éleva que pour les malheureux ,  
 Et le bonheur de tous fut l'objet de ses vœux.

D U M A S.

Tout est oublié.

C O F F I N H A L.

Non, jamais la calomnie.  
 N'a de son soufflet impur empoisonné sa vie ;  
 Et dans ses libertés l'indiscret courtisan  
 Respecta sa vertu plus encor que son rang.

D U M A S.

Après ?

C O F F I N H A L.

D'Elisabeth, c'est le portrait fidele ;  
 On ne peut le nier : croira-t-on criminelle ,  
 Celle dont le grand cœur ne fut jamais suspect ,  
 Et qui dans les fers même inspire du respect ?

D U M A S.

Qu'importe ce qu'on croie ; il s'agit de se taire :  
 Que fait l'opinion d'un stupide vulgaire ?

C O F F I N H A L.

Souvent il peut beaucoup.

D U M A S.

Elle est d'un sang proscrit.

L'intérêt de l'état veut sa mort.

C O F F I N H A L.

Tout est dit.

Je n'ai pas prétendu l'arracher au supplice ;  
 Eh ! que m'importe à moi que l'innocent périsse ?  
 Puisque notre intérêt veut qu'on verse son sang ...

D U M A S.

En doutes-tu ,

C O F F I N H A L.

Tout cede à ce motif puissant.



D U M A S.

Eh ! qu'aurions-nous à craindre ! à nos projets vendue !  
 Une troupe fidelle , en tous lieux répandue ,  
 Contendra les mutins qui voudroient s'agiter ,  
 Et des plus insolens nous fera respecter.  
 Nous pouvons disposer du calme ou des tempêtes ;  
 Une morne stupeur courbe toutes les têtes ,  
 Et la sombre terreur avec nous de moitié ?  
 Imposera par-tout silence à la pitié.

C O F F I N H A L.

Le peuple quelquefois dort d'un sommeil paisible ;  
 Mais quelquefois aussi son réveil est terrible ,  
 Si de sa léthargie à la fin il sortoit ,  
 Robespierre bientôt nous abandonneroit.

D U M A S.

Robespierre seroit sa première victime.

C O F F I N H A L.

Il nous entraîneroit avec lui dans l'abyme.

D U M A S.

Non , car ce seroit nous qui l'abandonnerions.  
 Et pour nous conserver nous le sacrifierions.

C O F F I N H A L.

Crois-tu que cet effort fût en notre puissance ?  
 Pourrions-nous échapper à la juste vengeance  
 Du parti dominant , qui puniroit en nous  
 Un despote abhorré.

D U M A S.

Pour éviter ses coups ;  
 Notre unique intérêt est de veiller sans cesse  
 A maintenir sa force , à masquer sa faiblesse ;  
 Nous nous prêtons l'un l'autre un mutuel appui :  
 Que seroit-il sans nous ? que serions-nous sans lui ?  
 Mais s'il te faut ouvrir mon ame tout entiere ,  
 Je n'estime entre nous , ni n'aime Robespierre.  
 Il n'a point ces talens et ce génie hardi ,  
 Qui conviennent , sans doute , à tout chef de parti.  
 Foible et pusillanime au moment de l'orage ,  
 Lorsqu'il faut se montrer il manque de courage ;  
 Quand il n'a rien à craindre , ardent à se venger ,  
 Il pleure comme un lâche à l'aspect du danger ;

Dans les cas périlleux redoutant de paroître ;  
Il auroit été roi s'il eût pu vouloir l'être.

C O F F I N H A L.

Qu'importe ce vain titre ? il en a le pouvoir ;  
Par lui seul aujourd'hui tout semble se mouvoir :  
Cependant selon moi sa puissance est précaire.

D U M A S.

Tans qu'il saura tromper l'imbécille vulgaire ,  
Son pouvoir sera sûr : astucieux et fin ,  
Dédaigneux et rampant , souple ensemble et hautain ;  
Il sait en imposer à la foule trompée ,  
Et jouit sans rivaux d'une estime usurpée ;  
Il est vrai que sans cesse à lui plaire assidus ,  
Pour affermir ses droits , nos soins sont continus :  
On le verroit bientôt déchu du rang suprême ,  
Si nous l'abandonnions un instant à lui-même.  
Tant que nous n'aurons pas renversé ses projets ,  
Nous ramperons sous lui comme d'humbles sujets ;  
Mais une fois perdu dans l'estime publique ,  
Nous le sacrifions à notre politique.

C O F F I N H A L.

C'est un vaste dessein qu'il faut long-temps mûrir.

D U M A S.

J'attends l'heure propice et saurai la saisir ,  
Je ne t'en dis pas plus.

C O F F I N H A L.

Je devine le reste.

D U M A S.

A Robespierre un jour ce bras sera funeste ,  
Tel doit être le sort de ces ambitieux ,  
Qui , fiers de leur pouvoir , ne s'occupent que d'eux.  
Pour nous dont le courage a franchi la barrière ,  
Pourrions-nous , sans péril , regarder en arrière !  
Notre sort est jetté , nous devons le remplir :  
Nous n'avons qu'un seul but.

C O F F I N H A L.

Et c'est ?

D U M A S.

Vaincre ou mourir.

S C E N E



SCENE IV.

DUMAS, COFFINHAL, FOUQUIER-  
TINVILLE.

FOUQUIER-TINVILLE.

ELISABETH arrive, et la foule empressée,  
Autour de ce palais l'a déjà devancée :  
Son parti perd l'espoir et gémit consterné ;  
Contr'elle en général le peuple est indigné :  
L'esprit public est bon ; nous n'avons plus à feindre ,  
Et ce coup-ci porté , nous cesserons de craindre ,  
Faisons tomber l'idole , et le culte est détruit :  
Ainsi de nos travaux recueillant tout le fruit ,  
Nous nous entourerons d'un pouvoir sans limite.  
Quant aux deux rejetons d'une race proscrite ,  
Qui végétent encor , leurs jours nous sont vendus ,  
Et sans doute bientôt ils n'existeront plus. (a)  
Les factieux alors perdront toute espérance ,  
Et se verront réduits à garder le silence.

DUMAS.

Reviens de ton erreur ; ils tourneront leurs vœux  
Vers les autres Bourbons errans loin de ces liens.

COFFINHAL.

Ils les appelleront.

FOUQUIER-TINVILLE.

Espérance inutile.

Que peuvent des proscrits , sans soutien , sans asyle ?

DUMAS.

Leur nom....

FOUQUIER-TINVILLE.

Ne fera rien.

COFFINHAL.

Les rois....

FOUQUIER-TINVILLE.

Encore moins :

L'intérêt des Bourbons n'éveille pas leurs soins ;

D

Connoissez mieux des rois la frivole espérance ;  
 Ils veulent s'aggrandir aux dépens de la France ;  
 Tel est le but secret qui les anime tous ,  
 Au nom des émigrés ils dirigent leurs coups :  
 Lorsqu'ils feront la paix avec la république ,  
 Ils les sacrifieront , telle est leur politique.  
 Ils ne veulent pas même en faire des soldats ;  
 A peine souffrent-ils qu'ils soient dans leurs Etats :  
 Ils les méprisent tous , et leur horde abhorrée  
 Errera sans appui de contrée en contrée ,  
 Jusqu'à ce qu'accablés de misère , la mort  
 Vienne enfin terminer leur déplorable sort.

D U M A S.

Entendez-vous ces cris ?

FOUQUIER-TINVILLE.

C'est elle qui s'approche ;

Du peuple qui s'indigne elle entend le reproche ,  
 Funeste avant-coureur du destin qui l'attend ,  
 Et qui doit l'éclairer sur son dernier instant....  
 Sortons.... son défenseur près d'elle va se rendre.

D U M A S.

Quand elle l'aura vu , nous la ferons descendre.

C O F F I N H A L.

Secours bien inutile , et par forme accordé ;  
 Depuis plus de six mois son sort est décidé.

FOUQUIER-TINVILLE.

Oui , mais dans ce moment il ne seroit pas sage ,  
 De vouloir déroger à ce frivole usage. (*Ils sortent.*)

## SCENE V.

ELISABETH, UN GEOLIER.

ELISABETH.

EST-CE ici le cachot que l'on m'a destiné ?

LE GEOLIER.

Oui , madame.

ELISABETH.

En ce lieu , Ravailac enchaîné...?

LE GEOLIER.

On l'assure.



É L I S A B E T H.

Et c'est-là?... Quelle basse vengeance !  
Mon cœur n'en est pas moins sûr de son innocence :  
Qu'importe le chemin qui nous mène au trépas ?

LE G E O L I E R, *à part.*

Quel sort plus malheureux ! que je la plains, hélas !

É L I S A B E T H, *avec douceur.*

Laissez-moi.

LE G E O L I E R.

Pardonnez, si je vous importune ;  
Mais, pénétré de voir votre horrible infortune ,  
J'ose vous proposer les adoucissemens  
Qui dépendent de moi dans ces affreux momens.

É L I S A B E T H.

Je n'ai besoin de rien.

LE G E O L I E R.

Bannissez toute crainte ;  
Je ne viens point vers vous , au moyen d'une feinte ;  
De votre cœur troublé surprendre les secrets.

É L I S A B E T H.

Eh ! qui donc êtes-vous pour me plaindre ?

LE G E O L I E R.

Un Français !

É L I S A B E T H.

Un Français !

LE G E O L I E R.

Ah ! croyez qu'il en existe encore :  
Tout homme pensant bien de ce titre s'honore !  
J'ose vous l'assurer : je le sens au respect ,  
Dont mon cœur se pénètre à votre auguste aspect.  
Je fais un métier vil et j'en rougis de honte ;  
Assiégé de dégoûts qu'il faut que je surmonte ,  
Du malheureux au moins j'adoucis le tourment ,  
Et....

É L I S A B E T H.

Que je vous sais gré d'un pareil sentiment !...  
Si pour moi la pitié parle au fond de votre ame ,  
J'ose vous demander....

LE G E O L I E R.

Qu'exigez-vous , madame ?

ELISABETH.

De vouloir m'épargner le supplice odieux  
De voir une autre main m'enlever mes cheveux.

LE GEOLIER.

Madame....

ELISABETH.

Vous pleurez?

*( Prenant les ciseaux que lui présente le  
geolier , et lui remettant ses cheveux  
après les avoir coupés. )*

Osez-vous me promettre

Qu'à ma famille un jour, si vous pouvez remettre  
Ce dépôt....

LE GEOLIER.

Comptez-y ; plutôt périr cent fois

Que de ne pas remplir....

ELISABETH.

De ce que je vous dois,

Elle m'acquittera.

LE GEOLIER.

Je suis payé d'avance ;

J'ai rempli votre espoir, voilà ma récompense ;  
C'est la seule qui flatte un cœur tel que le mien.  
Il faut que je vous quitte ; un plus long entretien  
Pourroit, sans fruit pour vous, me devenir nuisible.  
Je veillerai sur vous dans ce séjour horrible ,  
Heureux de vous prouver quel est mon zèle.

ELISABETH.

Adieu ;

Fuyez , ne restez pas plus long-temps en ce lieu.

LE GEOLIER.

Je sors.

---

## SCENE VI.

ELISABETH, seule.

A MES bourreaux me voilà donc livrée !  
Mon destin est rempli, ma mort est assurée.  
Elle importe au repos des brigands sans pudeur,  
Qui m'ont enlevé tout, tout excepté l'honneur.



Excepté cette paix que donne l'innocence,  
Qui me fait supporter ma pénible existence,  
Cet heureux don du ciel, en un mot, cette paix  
Que le coupable cherche et ne trouve jamais.

---

S C E N E V I I.

ÉLISABETH, UN DÉFENSEUR-OFFICIEUX.

E L I S A B E T H.

QUE voulez-vous ?

LE DÉFENSEUR-OFFICIEUX.

Chargé du soin de vous défendre,  
Mon devoir près de vous m'ordonne de me rendre :  
Citoyenne, lisez.

*( Il lui donne l'acte d'accusation )*

Dites-moi vos moyens,  
Je les ferai valoir avec zèle et je viens  
Conférer avec vous.

ÉLISABETH, *après avoir jeté les yeux sur l'acte d'accusation.*

Le péril est extrême,  
Je le sais ; mais je n'ai besoin que de moi-même,  
Pour détruire les faits dans cet acte décrits :  
De vos soins généreux je connois tout le prix,  
Monsieur, soyez certain que j'y suis très-sensible.

LE DÉFENSEUR-OFFICIEUX.

Citoyenne, l'état que j'exerce est pénible ;  
Combien de fois chez moi suis-je rentré, le cœur  
Accablé de chagrins et navré de douleur.  
Mais aussi quelle douce et pure jouissance,  
Quand je puis aux bourreaux arracher l'innocence !  
Heureux momens ! ils font le charme de mes jours....  
Ainsi vous refusez mes soins et mon secours ?

E L I S A B E T H.

Je vous l'ai dit ; c'est prendre une peine inutile ;  
Avant d'être arrachée à mon premier asyle,  
Mon procès étoit fait, mon sort étoit fixé ;  
Le supplice m'attend, l'échafaud est dressé.

## LE DÉFENSEUR-OFFICIEUX.

Vos juges....

ÉLISABETH.

Je connois leur politique affreuse,  
 Leurs complots ténébreux, leur marche tortueuse ;  
 La probité les blesse et les trouble en secret ;  
 S'ils sont justes par fois, c'est pour leur intérêt ;  
 Je n'ai jusqu'à présent rien de plus à vous dire.

## LE DÉFENSEUR-OFFICIEUX.

Citoyenne, à regret de vous je me retire :  
 Je vais de vos desseins informer le conseil.

ÉLISABETH.

Vous le pouvez.

*( Le défenseur-officieux sort. )*

## SCENE VIII.

ÉLISABETH, seule.

LA mort dans un profond sommeil  
 Va plonger pour jamais ma pénible existence,  
 De la vie au néant franchissant la distance,  
 Mes yeux vont se fermer à la clarté du jour,  
 Et mon ame voler au céleste séjour.  
 Oui, l'immortalité n'est point une chimère :  
 A mon cœur, qui s'y plaît, cette espérance est chère ;  
 Elle efface l'horreur de l'état où je suis.

## SCENE IX.

ÉLISABETH, le GEOLIER, un HUISSIER du Tribunal,  
 deux GENDARMES.

L'HUISSIER.

CITOYENNE, on t'attend au conseil.

ÉLISABETH.

Je vous suis.

*Fin du second Acte.*



---

## ACTE III.

*La scene se passe au Palais de Justice , dans  
la salle où le Tribunal-révolutionnaire tenoit  
ses assemblées.*

---

### SCENE PREMIERE.

*Le théâtre représente le local des séances du Tribunal ;  
tel qu'il existoit alors , de sorte néanmoins que le devant  
de la scene reste libre.*

UN HOMME DE LOI, un DÉFENSEUR-OFFICIEUX ;  
GARDES , PEUPLE répandu hors de l'enceinte ré-  
servée pour les Membres du Tribunal.

L'HOMME DE LOI.

C'EST vous qui défendez la célèbre accusée ;  
Qui dans ces lieux attire une foule empressée ?  
Sa cause ne peut être en de meilleures mains.

LE DÉFENSEUR-OFFICIEUX.

Les succès au barreau sont toujours incertains ;  
Mais j'aurois employé mes soins à la défendre ,  
Et peut-être ma voix se seroit fait entendre.  
Jamais cause n'offrit d'aspect plus imposant ;  
L'éloquence jamais n'eut un plus vaste champ :  
Avec quelle chaleur , avec quelle énergie ,  
L'orateur peut montrer l'innocence flétrie ,  
Sur ses nombreux moyens , jeter un jour nouveau ,  
Et dans le cœur du juge apporter le flambeau....  
J'ai vainement offert ma plume à l'accusée ;  
À mes soins , à mes vœux elle s'est refusée ;  
Elle suffira seule à sa cause , et paroît  
Au destin qui l'attend prendre peu d'intérêt.

L'HOMME DE LOI.

Elle annonçoit une ame indépendante et fière.

LE DÉFENSEUR - OFFICIEUX.

La sienne fut toujours au-dessus du vulgaire :

D'un regard impassible elle fixe son sort ;

Et, sans la défier, elle brave la mort.

## SCENE II.

L'HOMME DE LOI, le DÉFENSEUR-OFFICIEUX,  
un JURÉ du Tribunal, GARDES, PEUPLE.LE JURÉ, *s'avançant.*

T ELLE est des scélérats la tactique exécration :

Sa seule fermeté prouve qu'elle est coupable :

Ne vous y trompez pas : tous les conspirateurs

Affectent un maintien et des dehors trompeurs ;

Ils croient sous ce masque afficher l'innocence,

Et n'affichent vraiment qu'un excès d'impudence :

Fidelle à ce principe, Elisabeth croira

Qu'aux vrais républicains elle en imposera ;

On ne connoît que trop le nombre de ses crimes ;

Sa mort n'expira pas le sang de ses victimes.

LE DÉFENSEUR - OFFICIEUX.

Je ne prononce point ; si l'on peut cependant

Par l'état du passé préjuger le présent....

LE JURÉ.

Qu'en peut-on présumer ?

LE DÉFENSEUR - OFFICIEUX.

J'avouerai que sa vie

N'annonce point une ame aux forfaits enhardie.

L'HOMME DE LOI.

Au milieu des travers d'un séjour corrompu,

Elle sut constamment pratiquer la vertu.

LE DÉFENSEUR - OFFICIEUX.

Ses plus grands ennemis lui rendent la justice,

Qu'elle n'usa jamais de fraude et d'artifice.

L'HOMME DE LOI.

On a dans tous les temps pu lire dans son cœur ;

Il ne s'est rien permis qui répugne à l'honneur.

LE



LE JURÉ:

J'admire avec quel soin , quelle adresse infinie ,  
 Vous travaillez tous deux à son apologie :  
 Ne songez seulement qu'au sang dont elle sort ;  
 N'en est-ce pas assez pour mériter la mort ?

LE DÉFENSEUR-OFFICIEUX.

Pouvez-vous le tenir cet odieux langage ?  
 Les tigres rougiroient de le mettre en usage  
 Cet horrible moyen , dont tout le but ne tend  
 Qu'à punir le coupable ainsi que l'innocent.  
 En vous parlant ainsi , je sais que je m'expose ;  
 Mais de l'humanité je dois plaider la cause :  
 Vous enveloppez tout dans un injuste arrêt ;  
 Je veux de l'innocent prendre en main l'intérêt.  
 Jusque dans les vertus vous voulez voir des crimes ;  
 A tel prix que ce soit , il vous faut des victimes.  
 De vous , de vos pareils , je sais trop que penser :  
 Allez , homme de sang , courez me dénoncer ;  
 A vos assertions je saurai que répondre :  
 Si vous osez parler , j'ai de quoi vous confondre.

LE JURÉ.

Croyez-vous par ce ton me faire ici la loi ?  
 Je suis républicain....

LE DÉFENSEUR-OFFICIEUX.

Et que suis-je donc , moi ?

Peut-être plus que vous je chéris ma patrie ;  
 Mais je ne la veux point abhorrée , avilie :  
 Ce n'est ni par le sang , ni des assassinats ,  
 Mais par l'honneur qu'on fonde et soutient les Etats.  
 Je ne veux pas qu'un crime échappe à la justice ;  
 Mais je ne veux pas plus que l'innocent périsse ,  
 Je ne condamnerai personne sur son nom.

L'HOMME DE LOI.

On n'est pas criminel pour être né Bourbon.

LE JURÉ.

Cette race est proscrite et je ne saurois croire...

LE DÉFENSEUR-OFFICIEUX.

Eh bien ! bannissez-la de votre territoire ,  
 Si tel est votre droit ; mais ne l'égorgez pas.

L'HOMME DE LOI.

On ne s'illustre point par des assassinats.

E

LE JURÉ.

Ainsi vous accusez le tribunal auguste...

L'HOMME DE LOI.

J'en suis loin.

LE DÉFENSEUR-OFFICIEUX.

Je le crois incorruptible et juste ;

Une fois qu'il prononce , à ses lois je souseris ;

Mais jusque-là j'ai droit de dire mon avis.

L'HOMME DE LOI.

Voici le tribunal.

LE DÉFENSEUR-OFFICIEUX , au Juré.

Je me suis fait connoître ;

De vos desseins sur moi je vous laisse le maître.

*( Le Juré sort ; le Défenseur-officieux et l'Homme de loi se placent sur un banc près de la barre. )*

## SCENE III.

DUMAS , FOUQUIER - TINVILLE , COFFINHAL ,  
 les MEMBRES du Tribunal , HUISSIERS , le DÉ-  
 FENSEUR - OFFICIEUX , L'HOMME DE LOI ,  
 GARDES , PEUPLE.

DUMAS.

CITOYENS magistrats , sages républicains ,  
 Qui , du glaive des lois remis entre vos mains ,  
 Vous servant pour défendre et venger la patrie ,  
 A cet auguste emploi consacrez votre vie ,  
 Redoublez vos efforts : sur vous de toutes parts  
 Une importante cause attire les regards.  
 Des forfaits les plus noirs hautement soupçonnée ;  
 La fiere Elisabeth va vous être amenée ;  
 C'est à votre sagesse à scruter dans son cœur ,  
 Pour y chercher le crime et sonder sa noirceur :  
 Puissiez-vous , c'est le vœu d'une ame bienfaisante :  
 Puissiez-vous en ce jour la trouver innocente ?  
 Il nous seroit bien doux de dire à l'univers :  
 « L'innocence long-tems a gémi dans les fers ,  
 » Nous l'avons reconnue et par nous protégée ,  
 » Des maux qu'elle endura nos travaux l'ont vengée. »  
*( Nombreux applaudissemens. )*



FOUQUIER - TINVILLE.

Où, citoyens, nos vœux seroient bientôt remplis ;  
 Si la France pouvoit n'avoir que des amis ;  
 Nous verrions dans son sein l'union rétablie  
 Et la peine de mort à jamais abolie.  
 Comme il sera brillant ce jour où les Français  
 A cent peuples soumis accorderont la paix !  
 Mais , hélas ! citoyens , ce jour est loin encore ;  
 A peine pouvons-nous en pressentir l'aurore.  
 Attaquée aux dehors par ses propres enfans  
 Contr'elle réunis ; déchirée au dedans ,  
 La France , avec douleur , est forcée à poursuivre  
 L'ingrat qui la trahit , le lâche qui la livre  
 Aux nombreux ennemis qui veulent renverser  
 L'édifice immortel qu'elle vient de dresser.  
 Salutaire rigueur , c'est à votre prudence ,  
 Que les loix ont remis le soin de sa vengeance.  
 Je sais que cette tâche est cruelle à remplir ;  
 Qu'il en coûte à nos cœurs , jaloux de la servir !  
 Mais c'est un sacrifice à faire à la patrie.

*( Applaudissemens. )*

Où, plus elle est par nous respectée et chérie ,  
 Et plus notre devoir nous dit de la venger ;  
 Notre zèle doit croître en raison du danger.

*( Les applaudissemens redoublent. )*

Et pour remplir la tâche à nos cœurs imposée ,  
 Je requiers qu'en ce lieu paroisse l'accusée.

*( Un Huissier va la chercher. )*

## SCENE IV.

DUMAS, FOUQUIER - TINVILLE, COFFINHAL,  
 les MEMBRES du Tribunal, HUISSIERS, le DÉ-  
 FENSEUR - OFFICIEUX , L'HOMME DE LOI ,  
 GARDES, PEUPLE.

DUMAS.

ET vous , républicains , présens à nos débats ,  
 D'un silence absolu ne vous écartez pas :  
 Quelqu'effroi qu'à vos cœurs puisse inspirer le crime !  
 Qu'un élan généreux vous guide et vous anime ;

Même pour ses forfaits lorsqu'il est abhorré ;  
 Le plus grand criminel est un être sacré :  
 Quand la loi, toujours sage, ordonne son supplice :  
 Par son glaive vengeur, c'est assez qu'il périsse ;  
 L'humanité prescrit une juste pitié ;  
 La loi l'a-t-elle atteint, son crime est expié.

## S C E N E V.

ELISABETH, DUMAS, FOUQUIER - TINVILLE ,  
 COFFINHAL, les MEMBRES du Tribunal, HUIS-  
 SIERS, le DÉFENSEUR-OFFICIEUX, L'HOMME  
 DE LOI, GARDES, PEUPLE.

D U M A S, à Elisabeth.

CITOYENNE, prends place.

( Un Huissier la conduit au fauteuil, où elle s'assied. )

Et qu'un profond silence,

Annonce le respect qu'on doit à l'audience.

( à Elisabeth. )

Citoyenne, réponds avec sincérité,

Et jure au Tribunal de dire vérité.

E L I S A B E T H.

Je la dirai, je n'ai nul motif pour la taire ;

Ce que j'ai fait toujours j'ai cru le devoir faire :

Je ne veux ni ne dois jamais m'en repentir ,

Et de mes actions je n'ai point à rougir.

D U M A S.

C'en est assez. Ton nom ?

E L I S A B E T H.

Elisabeth de France.

D U M A S.

Elisabeth suffit ; de France....

E L I S A B E T H.

C'est mon nom.

D U M A S.

Ton nom ?

E L I S A B E T H.

Où, je suis née et je mourrai Bourbon.



Quel âge as-tu ?

E L I S A B E T H.

Trente ans.

F O U Q U I E R - T I N V I L L E.

Par-tout la voix publique

T'accuse de complots contre la république.

E L I S A B E T H.

La voix publique a tort.

F O U Q U I E R - T I N V I L L E.

Ce sont ces attentats....

E L I S A B E T H.

Pouvois-je renverser ce qui n'existoit pas ?

Depuis quatorze mois des humains séparée.

Comment à ces projets me serois-je livrée !

De mes maux occupée, en proie à mes douleurs ;

J'en avois bien assez de pleurer mes malheurs.

F O U Q U I E R - T I N V I L L E.

Les complots du tyran, son coupable artifice

Etoient connus de toi ; sa sœur fut sa complice.

E L I S A B E T H.

S'il eût été tyran, vous n'existeriez pas ;

Quant à tous ses complots, je les connus, hélas !

Oui, je les ai connus, je n'en fais pas mystère,

Et l'honneur me prescrit de ne point vous les taire.

Je vais vous les tracer avec naïveté,

Ma bouche n'a jamais trahi la vérité....

Au trône parvenu, le bonheur de la France,

Fut le premier besoin qu'éprouva sa puissance ;

Indigne du fardeau dont son roi le chargea,

Dans un abyme affreux Maurepas (b) le plongea.

Plus adroit courtisan que politique habile,

Le timon de l'Etat fut dans sa main débile,

Comme un foible roseau, triste jouet du vent,

Et des malheurs du peuple il devint l'instrument.

Un perfide étranger, (c) trompant sa confiance,

Accumula les maux qui désoloient la France ;

Jaloux de les connoître et de les réparer,

A ce travail ingrat on l'a vu se livrer :

Peu flatté de l'éclat que lui donnoit le trône,

Il renonça sans peine aux droits de sa couronne.

Entouré d'assassins qu'il eût pu condamner ;  
 Sa bonté le porta jusqu'à leur pardonner.  
 Bon pere, il eût voulu rendre la France heureuse ;  
 Le prix de ses vertus fut une mort honteuse :  
 Roi jusque dans les fers, il mourut en héros ,  
 Et sa fermeté même étonna ses bourreaux.  
 Tels sont ses attentats , je n'en connois point d'autres ;  
 Je ne m'abaisse point à rappeler les vôtres ,  
 De l'univers entier ils sont assez connus.

FOUQUIER - TINVILLE.

De tous les diamans par tes ordres vendus ,  
 Nous savons que le prix fut remis à tes freres.

ELISABETH.

L'un et l'autre habitoient des plages étrangères ,  
 Proscrits , ils languissoient , je vins à leur secours ;  
 J'ai satisfait mon cœur en conservant leurs jours.  
 Eh ! quel être pourroit avoir l'ame assez dure ,  
 Pour me blâmer d'avoir écouté la nature ?

DUMAS.

La loi le défendoit.

ELISABETH.

La nature a ses droits ;  
 Ces droits sont au-dessus et des temps et des lois ;  
 Mais ce code odieux que l'univers abhorre ;  
 Quand je les secours n'existoit point encore :  
 Je dirai plus , quand même il auroit existé ,  
 Mon cœur eût à ce frein aisément résisté.  
 On peut braver la mort , défier la torture ,  
 Mais on n'est jamais sourd au cri de la nature.

FOUQUIER - TINVILLE.

Tu détestas toujours la révolution ;  
 La liberté te blesse.

ELISABETH.

Elle n'est qu'un vain nom ;  
 Un mot vuide de sens , inventé pour séduire ,  
 Une amorce perfide et qui ne peut que nuire.  
 J'entends la liberté qui s'émane de vous ,  
 Ce présent que le ciel nous fit dans son courroux.  
 Cette fille des dieux en monstre transformée ,  
 D'un homicide fer par vos mains fut armée ;  
 Son regard sombre et louche inspire de l'effroi.



Ses bras sont teints de sang, la terreur est sa loi ;  
 Elle n'est, en un mot, qu'un funeste esclavage  
 Contraire à la nature et détesté du sage.  
 Tranquille sous un roi, pere de ses sujets,  
 Quel homme fut jamais plus libre qu'un Français ?

FOUQUIER - TINVILLE.

Ivre de tes grandeurs, l'égalité t'offense.

E L I S A B E T H.

J'ai regardé toujours le rang et la naissance  
 Comme un bienfait du ciel, s'ils tiennent aux vertus :  
 Et comme un lourd fardeau, s'ils n'en sont revêtus.  
 Mais votre égalité, dont le bon sens murmure,  
 S'oppose à la raison et blesse la nature.  
 Les hommes, je le sais, sont tous égaux en droits ;  
 Tous doivent se soumettre à l'empire des lois ;  
 Mais peut-on comparer la fleur qui naît sous l'herbe,  
 Avec le cedre altier, dont la tête superbe  
 S'élève jusqu'aux cieux : aux bienfaits du soleil,  
 Et le cedre et la fleur ont tous un droit pareil ;  
 Ce droit est reconnu : de même sont les hommes ;  
 Le destin, le hasard nous font ce que nous sommes.  
 Les rangs sont inégaux ; cette inégalité  
 Devient le fondement de la société,  
 En serre les liens et parvient à l'étendre.  
 Ce langage sans doute a de quoi vous surprendre :  
 Il est pourtant conforme aux loix de la raison.  
 L'artisan, à vos yeux, est-il votre égal ? non.  
 Je veux aller plus loin, j'en appelle à vous-mêmes ;  
 Vous croyez-vous égaux aux magistrats suprêmes  
 Que le peuple a choisi pour lui dicter des lois ?  
 Non, vous êtes comme eux pourtant égaux en droits ;  
 Ainsi l'égalité n'est rien qu'une chimere.

FOUQUIER - TINVILLE.

A s'armer contre nous tu décidas ton frere,  
 Tu fis couler le sang des Français.

E L I S A B E T H.

Quelle horreur !

Jamais un tel dessein n'est entré dans mon cœur ;  
 Vous me connoissez trop pour m'en croire capable.

FOUQUIER - TINVILLE.

Des témoins....

ELISABETH.

Subornés pour me dire coupable ;  
Qu'ils viennent; quels qu'ils soient, j'ose les défier  
D'avoir un seul reproche à me faire essuyer.

DUMAS.

Appellez les témoins; qu'on les fasse paroître:  
( *Un Huissier sort pour les avertir.* )

---

SCENE VI.

ELISABETH, DUMAS, FOUQUIER - TINVILLE,  
COFFINHAL, les MEMBRES du Tribunal, HUIS-  
SIERS, le DÉFENSEUR - OFFICIEUX, l'HOMME  
DE LOI, GARDES, PEUPLE.

DUMAS.

UN jour pur va briller, et tu pourras connoître  
Si c'est avec raison que l'on t'accuse ici;  
Les témoins devant toi vont parler....

FOUQUIER - TINVILLE.

Les voici.

---

SCENE VII.

ÉLISABETH, DUMAS, FOUQUIER - TINVILLE,  
COFFINHAL, MEMBRES du Tribunal, trois TÉ-  
MOINS, dont une FEMME; HUISSIERS, le DÉ-  
FENSEUR - OFFICIEUX, l'HOMME DE LOI,  
GARDES, PEUPLE.

DUMAS, *aux Témoins.*

APPROCHEZ, montrez-vous sans nulle répugnance;  
En vous le Tribunal a mis sa confiance,  
Ne craignez point la haine et la malignité,  
Jurez de dire ici la seule vérité.

LES TÉMOINS.

Nous le jurons.

ELISABETH,



ÉLISABETH, *reconnoissant la femme.*

Que vois-je?... ô ciel! est-il possible?...

C'est vous... il se pourroit... que ce coup m'est sensible...

LA FEMME.

Je connois mon devoir et je le remplirai.

ÉLISABETH.

La vérité...:

LA FEMME.

Je dois la dire et la dirai.

FOUQUIER-TINVILLE, à Elisabeth.

L'aspect de ce témoin t'a déjà confondue.

ÉLISABETH.

Moi!

( *Se tournant vers le témoin.* )

Tant d'ingratitude et m'accable et me tue.

FOUQUIER-TINVILLE.

Je requiers les témoins de déposer.

DUMAS, au premier.

Parlez.

LE PREMIER TÉMOIN.

D'étranges faits bientôt vont être révélés:

La nuit du dix août cette horrible mégère....

DUMAS.

Point d'injures.

LE PREMIER TÉMOIN.

Au carnage encourageoit son frere;

Je l'ai vue au tyran présentant un poignard,

Déterminer son cœur qui flottoit au hasard.

ÉLISABETH.

Imposture frappante et déjà démentie;

De la chambre du roi je ne suis point sortie:

Pour m'avoir vue, ainsi qu'il vient de l'assurer,

Jusqu'à moi le témoin a-t-il pu pénétrer?

LE DEUXIEME TÉMOIN.

Et moi j'ai vu, je dois en rendre témoignage,

Elisabeth donner le signal du carnage,

Répandre de l'argent; et les yeux enflammés,

Animer les soldats contre le peuple armés.

ÉLISABETH.

A cet absurde fait je n'ai rien à répondre;

Je ne m'avilis point jusques à le confondre,

F

Cet imposteur payé par un parti puissant,  
 Pour me vendre aux bourreaux altérés de mon sang.  
 Je ne le vois que trop, vous demandez ma tête;  
 Eh bien! qu'attendez-vous? dites, qui vous arrête?....

LE TROISIEME TÉMOIN.

Un moment, j'ai le droit de parler à mon tour,  
 Et les faits importans que je dois mettre au jour....

DUMAS.

Parle.

LE TROISIEME TÉMOIN.

A la cour je fus élevée et nourrie;  
 J'y fus d'Elisabeth la compagne chérie;  
 J'ai sondé bien des fois les replis de son cœur,  
 Je ne l'ai jamais vu que fidèle à l'honneur:  
 Des plus rares vertus il fut la source pure,  
 Et jamais n'a connu la fraude et l'imposture.  
 On l'accuse d'avoir égorgé les Français,  
 Elle qui de sa vie eût acheté la paix.  
 Au milieu de la cour vivant dans la retraite,  
 Pour de pareils complots elle n'étoit point faite:  
 Oui, dût la mort payer trop de sincérité,  
 Je n'en dirai pas moins ici la vérité:  
 Je vous reprocherai....

DUMAS.

Tu n'as plus la parole.

LE TROISIEME TÉMOIN.

Barbares! c'est ainsi que votre rage immole.

DUMAS, *aux huissiers.*

Qu'on l'éloigne.

LE TROISIEME TÉMOIN.

Cruels, vos efforts réunis,

Ne m'empêcheront pas....

DUMAS.

Les débats sont finis.

ÉLISABETH.

Vous ne déguisez pas l'esprit qui vous anime.

LE TROISIEME TÉMOIN.

Ne parle-t-on ici que pour servir le crime?

ÉLISABETH, *au troisieme témoin que des huissiers entraînent hors de la salle.*

J'ai pu vous outrager, ah! pardonnez un tort....



---

SCÈNE VIII.

ÉLISABETH, DUMAS, FOUQUIER - TINVILLE ;  
COFFINHAL, MEMBRES du Tribunal, HUISSIERS,  
le DÉFENSEUR-OFFICIEUX, l'HOMME DE LOI,  
GARDES, PEUPLE.

ÉLISABETH.

SI les bourreaux sont prêts, qui retarde ma mort ?  
Consommez les projets qu'a conçu votre haine.

DUMAS, à un Huissier.

Conduisez l'accusée en la chambre prochaine.

*Elisabeth se retire ; Fouquier - Tinville sort immédiatement après elle.*

---

SCÈNE IX.

DUMAS, COFFINHAL, MEMBRES du Tribunal ;  
HUISSIERS, le DÉFENSEUR - OFFICIEUX ,  
l'HOMME DE LOI, GARDES, PEUPLE.

DUMAS, aux Juges.

LA trame est dévoilée : interpretes des loix ;  
Magistrats, prononcez : je vais aller aux voix.

COFFINHAL, au peuple.

Maintiens, peuple français, maintiens cette décence ;  
Qui toujours en ce lieu signala ta présence :  
Montre-toi juste, grand et sur-tout généreux ;  
Sois l'exemple du monde, on a sur toi les yeux.

DUMAS, à un Huissier, après avoir recueilli les voix.

Ramenez l'accusée.

---

SCENE X.

DUMAS , COFFINHAL , MEMBRES du Tribunal ,  
HUISSIERS , le DÉFENSEUR - OFFICIEUX ,  
l'HOMME DE LOI, GARDES, PEUPLE.

DUMAS.

O combien est pénible  
La fonction de juge à tout être sensible !  
Mon cœur en est saisi de douleur et d'effroi ;  
Mais je suis citoyen , j'obéis à la loi.

---

SCENE XI.

DUMAS, FOUQUIER - TINVILLE, COFFINHAL ;  
MEMBRES du Tribunal , HUISSIERS , le DÉ-  
FENSEUR - OFFICIEUX , l'HOMME DE LOI,  
GARDES, PEUPLE.

FOUQUIER-TINVILLE , à Dumas , en lui remettant  
des papiers.

DES membres du jury l'accord est unanime.



---

SCENE XII ET DERNIERE.

ÉLISABETH, DUMAS, FOUQUIER - TINVILLE,  
COFFINHAL, MEMBRES du Tribunal, HUISSIERS,  
le DÉFENSEUR-OFFICIEUX, L'HOMME DE LOI,  
GARDES, PEUPLE.

DUMAS, *après qu'Élisabeth est placée.*

LES témoins entendus pour constater le crime,  
Les pieces du procès et le fait attesté,  
Tout annonce un complot longuement médité.  
De ce forfait voilé d'un coupable artifice,  
Malgré ses désaveux l'accusée est complice.

( *Se tournant vers Élisabeth.* )

C'est en vain que nos cœurs gémissent sur ton sort ;  
Mais la loi te condamne à la peine de mort.

É L I S A B E T H.

Je saurai la subir : une injuste sentence  
N'a jamais fait pâlir la tranquille innocence :  
L'honneur ne dépend pas d'un sanguinaire arrêt ;  
Ma vertu reste entière et je meurs sans regret.  
Je lis dans l'avenir : il n'est pas loin peut-être,  
Le jour où sous la loi tombera votre maître ;  
Le ciel ainsi que vous s'apprête à le punir ;  
Que mon exemple au moins vous apprenne à mourir !

*Fin du troisième et dernier Acte.*

---

## N O T E S.

(a) Le projet de ce monstre, capable de tous les crimes, n'a pas eu son exécution, ou du moins ne l'a reçu qu'en partie : l'intéressante fille de Louis XVI jouit à la cour de l'Empereur des prérogatives attachées à son auguste naissance, et de tous les égards dus à ses longues infortunes.

(b) L'insouciance du comte de Maurepas et l'insatiable ambition du Genevois Necker ont causés les malheurs de Louis XVI, et préparé de loin la catastrophe terrible qui a terminé son regne et sa vie. Ce monarque infortuné, digne d'un meilleur sort, balança long-tems, dans les premiers momens de son avènement à la couronne, entre M. de Machault et le comte de Maurepas ; le mauvais génie de la France a voulu que ce dernier l'emportât. Dès les premiers mois de sa rentrée au ministère, il fut aisé de s'apercevoir de l'esprit de vertige qui sembloit le diriger. Il fit conférer les sceaux à un homme nul (M. de Miroménil) sans talent et sans énergie, et dont tout le mérite consistoit à jouer, dit-on, assez passablement, les crispins et les niais. Il chargea des finances, un honnête homme à la vérité, (M. Turgot) mais un homme à système, un énergumène de la secte des économistes, qu'on fut obligé de destituer : il le remplaça par un homme plus dangereux encore, et qui, pour la ruine de l'État, ne resta que trop long-tems à la tête des finances. Enfin le ministère de la guerre fut la proie d'un aventurier, (le comte de Saint-Germain) homme d'un caractère inquiet et d'un esprit superficiel, qui par ses réformes ridicules, mécontenta tous les militaires, et livra le royaume aux dissensions qui l'ont si cruellement déchiré. Le comte de Maurepas ne fut pas témoin des plaies douloureuses dont il couvrit la France ; il mourut quelques années avant la révolution, et ne fut pas même regretté de ceux qui lui devoient leur fortune.

(c) Le Genevois Necker, à qui nous devons entr'autres présens funestes, le déficit et l'agiotage : il emprunta lorsqu'il falloit im-



poser, trompa la nation par des comptes infideles, qui sembloient présenter un excédent de recette, lorsqu'en effet il existoit un déficit de plus de cinquante millions. Il abusa de la confiance du Roi pour le précipiter dans un abyme, dont il ne lui fut plus possible de le retirer; il eut long-tems celle du peuple, qu'il séduisoit tant par des écrits insidieux, ou par des prôneurs à gages, qui ne cessoient d'exalter son prétendu mérite et ses minces talens. Il poussa l'artifice et la dissimulation, jusqu'à refuser les émolumens attachés à sa place, tandis qu'il retiroit sous main des millions, que sa maison de commerce, qui avoit le secret de la hausse et de la baisse, accumuloit en silence. Enfin il quitta le ministère avec l'exécration publique, et végete aujourd'hui dans sa triste baronnie de Copet, rongé d'ennui, dévoré d'ambition, gorgé de richesses, couvert du mépris des nations, et poursuivi par la haine des honnêtes gens, qui ont su l'apprécier.





